L'AUBERGE ALLEMANDE,

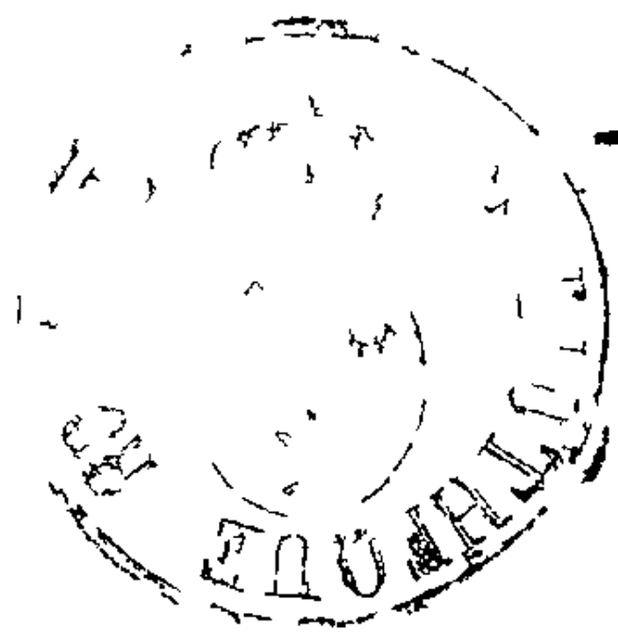
PROLOGUE EN VAUDEVILLES,

DE

L'ENFANT ET LE GRENADIER,

PAR MM. P. VILLIERS ET BRAZIER.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Salle des Jeux Gymniques, le 20 Octobre 1810.



Y 2 E 1342

PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, N°. 51.

1810.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mad. GOUTMAN, Aubergiste.	Mad. *Camus.*
SANS-QUARTIER, Grenadier.	M. *Lefevre.*

La scène se passe devant la porte d'une Auberge qui a pour enseigne, à la Grace de Dieu.

L'AUBERGE ALLEMANDE.

SCENE PREMIERE.

Mad. GOUTMAN.

Quel bruit! Quel vacarme! Entendez-vous? Il n'y a plus moyen d'y tenir: si cela continue, il faudra déserter la maison. Ne dirait-on pas qu'il y a une armée toute entière dans ma chambre? il n'y a pourtant qu'une poignée de grenadiers. Si mon pauvre mari vivait encore, que dirait-il de voir l'auberge de la Grace de Dieu changée en un corps-de-garde.... Oui, l'auberge de la Grace de Dieu : c'était lui qui l'avait nommée ainsi.

Air : *De la Romance du Pied de Mouton.*

Cette enseigne attirait le monde,
Chacun accourait pour me voir;
L'un s'écriait : la belle blonde !
L'autre disait : oh! quel œil noir!
Quand mon mari m'offrait la pomme,
Mon mari n'en prenait pas feu...
Il disait, le pauvre cher homme,
« Je suis à la Grace de Dieu. »

(*On entend disputer.*) Allons, voilà nos grenadiers qui disputent. . . . mais c'est le verre à la main, il n'y aura que du vin de répandu. . . .

SCENE II.

Mad. GOUTMAN, SANS-QUARTIER.

SANS-QUARTIER, *à la cantonade.*

Je vous parie, je vous jure sur mon honneur, que c'est une calomnie, que madame Goutman est incapable d'une pareille action ; au reste, je vais le savoir dans la minute.

Mad. GOUTMAN.

Qu'a donc monsieur Sans-Quartier? il est ordinairement si doux.

SANS-QUARTIER.

Bon jour, madame Bonhomme.

Mad. GOUTMAN.

Dites donc madame Goutman.

SANS-QUARTIER.

Goutman ou Bonhomme, n'est-ce pas la même chose?

Mad. GOUTMAN.

Vous ne saurez jamais un mot d'allemand.

SANS-QUARTIER.

Quai-je besoin de le savoir. . . .

Air : *De Marianne.*

Eh! pourquoi faut-il que j'apprenne,
Des phrases, quelques mots en l'air!
Pourquoi vouloir que je retienne
Goutman, goutman, et y a mener.
Quel embarras,
Je ne veux pas
Etudier une langue nouvelle;
Par nos progrès,
Par nos succès,
Parler français
Suffira désormais;
Ne nous cassons pas la cervelle,
Car bientôt, je parirais çà,
La langue française sera
La lange universelle.

Mad. GOUTMAN.

J'aurai toujours de la peine à la parler correctement.

SANS-QUARTIER.

Mais ce n'est pas cela dont il s'agit; les honnêtes gens, les honnêtes femmes de tous les pays, n'ont qu'un seul et même langage; ainsi, nous devons nous entendre tous les deux parfaitement. Je suis Français et grenadier; et Sans-Quartier, depuis qu'il est en cantonnement chez vous, vous estime et vous aime; eh! corbleu! il répondrait, sur sa tête, que vous ne pouvez faire un mauvaise action. Répondez : n'est-ce pas vrai, madame Bonhomme.

Mad. GOUTMAN.

Vous m'effrayez : le ton que vous prenez en me disant cela. . . .

SANS-QUARTIER.

C'est là le mien, et je n'en changerai pas.... Répondez-moi : n'est-il pas vrai que vous n'avez pas là.... un cœur.... à deux visages?

Mad. GOUTMAN.

Expliquez-vous donc, monsieur Sans-Quartier, . . . mais, expliquez-vous donc bien vîte, . . .

SANS-QUARTIER.

On vous accuse d'avoir des intelligences avec nos ennemis....

MAD. GOUTMAN.

Vos ennemis ?. . . .

SANS-QUARTIER.

Oui.

MAD. GOUTMAN.

Je suis femme et...

SANS-QUARTIER.

Et nous ne fesons pas la guerre aux femmes ; elles ne doivent être pour rien dans nos batailles. On dit que vous informez vos amis, dans la place assiégée, de tout ce qui se passe ici ; on dit, de plus, que vous leur faites passer de l'argent. Eh bien ! vous ne dites rien ?

MAD. GOUTMAN.

Au contraire, je dis quelque chose. . . . je dis que c'est vrai. . . .

SANS-QUARTIER.

Comment, vous pouvez. . . .

MAD. GOUTMAN.

Quand je trouve l'occasion de donner de mes nouvelles à une honnête personne qui m'intéresse, je la saisis avec empressement. Quand je puis acquitter la dette de mon cœur, je le fais encore.

SANS-QUARTIER.

Ta, ta, ta. . . . vous vous-emportez comme un grenadier.

MAD. GOUTMAN.

Je le dois, puisque vous me condamnez sans m'entendre.

SANS-QUARTIER.

Eh ! corbleu ! je ne vous condamne point. De grâce, écoutez-moi.

MAD. GOUTMAN.

Mais, je vous ai bien entendu. . . . Eh bien, oui, je donne de mes nouvelles, je fais passer de l'argent, et si j'apprenais que vous dussiez entrer dans la place que les Français assiégent, je vous chargerais de mes commissions. . . .

SANS-QUARTIER.

Moi ?. . . .

MAD. GOUTMAN.

Vous même.

SANS-QUARTIER.

Vous croyez Sans-Quartier capable. . . .

MAD. GOUTMAN.

Oui, capable, et plus que tout autre, de faire une bonne action.

SANS-QUARTIER.

Ma foi, je commence à croire que vous avez raison. Allez. . . . . je me comporte dans le monde comme à l'armée.

Mad. GOUTMAN.

Je vais vous quitter pour un instant; je vais vous chercher les pièces de conviction de mon crime, et je me flatte que vous. . . . m'embrasserez; je vous connais à présent. Adieu, mon ami. . . .

Air : *Du Calife de Bagda.*

C'est bien à tort que l'on s'attache
A la figure, car, vraiment,
En regardant votre moustache,
Je vous croyais dur et méchant.
Mais je rends grâce à mon épreuve,
Puisqu'elle m'a donné la preuve
Que Sans-Quartier, ce bon luron,
N'a de terrible que le nom.

SCENE IV.

SANS-QUARTIER, *seul.*

Son ami, voudrait-elle me me séduire. Oh! non; que veut-elle dire avec ses pièces de conviction? elle, jolie madame Goutman, jeune encore, veuve par-dessus le marché. . . . . si elle desirait un nouveau mari. . . . . Allons, elle ne peut me convenir; son auberge est peu de chose, et moi, je n'ai rien.

Air : *Des Compagnons de voyage.*

L'hymen sans doute a des plaisirs,
Mais c'est au sein de la richesse;
On ne peut pas aimer sans cesse,
Et l'on ne vit pas de soupirs (bis)
C'est sans doute un joli bagage
Que tout l'attirail de Vénus...
Mais au bout du pélerinage, (bis)
Il faut, il faut quelques écus
Pour charmer la fin du voyage.

Voici madame Goutman. . . . . chut!

SCENE V.

SANS-QUARTIER, Mad. GOUTMAN.

Mad. GOUTMAN.

Ecoutez-moi tranquillement.

SANS-QUARTIER,

Je suis tout cœur et toute oreille.

Mad. GOUTMAN.

Vous vous rappelez bien, sans doute, ces tems malheureux où dans votre pays on était proscrit si facilement.

SANS-QUARTIER, *lui mettant la main sur la bouche.*

Ne parlons pas de çà, madame Goutman, ne parlons pas de çà. . . . çà fait trop de mal. . . . . Dieu merci, ces tems-là sont loin de nous.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Lorsque deux amans bien fidèles
Pendant un jour se sont boudés,
Ils se taisent sur leurs querelles
Dès qu'ils se sont raccommodés.
Ah ! croyez-moi, restez inuette,
Et pour jouir d'un bonheur pur,
Ne parlons plus de la tempête
Quand nous avons un ciel d'azur.

Mad. GOUTMAN.

Il y a quelques années qu'il vint loger chez moi un militaire avec sa femme, un fils que vous connaissez. . . . que vous aimez même.

SANS-QUARTIER.

Que je connais, ... que j'aime. . . .

Mad. GOUTMAN.

Mais, oui, laissez-moi donc parler.

SANS-QUARTIER.

Parlez.

Mad. GOUTMAN.

Un militaire avec sa femme et son fils fuyant devant vos troupes victorieuses partout, vinrent se réfugier chez moi ; son épouse me plût par sa candeur. Bientôt nous en vînmes aux confidences. J'appris tous ses malheurs ; elle me laissa voir toute l'horreur de sa situation ; elle était dans la misère la plus affreuse : je lui fis entendre que son mari pourrait prendre du service dans nos troupes ; mais elle reçut mon avis avec indignation !. . . . et me dit :

Air : *De la Sentinelle.*

D'un bon Français connaissez mieux le cœur,
Son seul pays est tout ce qu'il adore ;
Il le défend au faîte du bonheur,
Et quoiqu'injuste il le défend encore.

Quoi! mon époux irait servir
Chez une puissance ennemie !
Non, si mon époux doit mourir,
Songez que son dernier soupir
Doit être encor pour sa patrie.

SANS-QUARTIER.

Bravo ! bravo, j'aime cette femme-là ! mais, que fit ce brave homme pour subvenir aux besoins de sa famille ?

Mad. GOUTMAN.

Il se fit garçon menuisier, sa femme brodait et donnait des leçons de français à mon neveu, qu'elle élevait avec son fils. . . .

SANS-QUARTIER.

Voilà ce qu'on appelle une bonne Française.

Mad. GOUTMAN.

Le cher homme, qui n'était pas accoutumé à un genre de vie si pénible, tomba malade. Il dissimula long-tems ses douleurs. Enfin, après une maladie grave et longue, il mourût dans mes bras : sa femme voulut me quitter dans la craiute de m'être à charge, je m'y opposai.

SANS-QUARTIER.

Bien, bien, madame Gautman, que je vous embrasse. (*Il l'embrasse.*)

Mad. GOUTMAN.

Ah ! comme vous me serrez !. . . .

SANS-QUARTIER.

Comme une mère. . . . et. . . .

Mad. GOUTMAN.

J'ai forcé cette bonne dame à rester chez moi avec son fils, et encore un petit enfant dont elle est accouchée ici il y a trois ans. Du moment qu'elle a appris que vos troupes marchaient dans ce pays. elle s'est réfugiée dans la ville voisine, où elle est avec son jeune enfant. Jugez de mon plaisir quand je puis lui donner de mes nouvelles.

SANS-QUARTIER.

Et ce petit ami ?. . . .

Mad. GOUTMAN.

Ce petit ami, c'est ce jeune Adolphe que vous voyez chez moi, qui vous amuse tant par ses gentillesses, qui fait rire vos vieilles moustaches ; c'est celui qui m'appelle sa mère, parce que j'en ai la tendresse, parce que je lui en servirai jusqu'à la mort.

SANS-QUARTIER.

Je crois, dieu me damne, que je pleure.

Mad. GOUTMAN.

Pleurez, pleurez ; il n'y a que les bons cœurs qui ont ce plaisir-là.

SANS-QUARTIER.

Vous avez raison.

Air : *ça fait toujours plaisir.*

Ma douleur est extrême
De voir des malheureux ;
Mais n'ayant rien moi-même,
Je ne peux rien pour eux.
De calmer leurs alarmes,
Je n'ai que le désir ;
Mais j'ai toujours des larmes
A pouvoir leur offrir...
Çà fait (bis) toujours plaisir.

Mad. GOUTMAN.

Monsieur Sans-Quartier, regardez-moi là. . . .

SANS-QUARTIER.

Madame Goutman, je vous regarde.

Mad. GOUTMAN.

Me croyez-vous femme à tenir ma parole ?

SANS-QUARTIER.

Je le crois.

Mad. GOUTMAN.

Je vous crois aussi homme à tenir la vôtre.

SANS-QUARTIER.

Corbleu !. . . .

Mad. GOUTMAN.

Jurez-moi !

SANS-QUARTIER.

Je jure. . . .

Mad. GOUTMAN.

Si vous entrez vainqueur ?

SANS-QUARTIER.

En doutez-vous ?

Air : *des Portraits à la Mode.*

Au tems jadis, des bataillons nombreux,
Devant le fort ; le fort le moins fameux,
Restaient campés au moins un an ou deux :
C'était la vieille méthode...
Mais à présent qu'on est mieux excité
Que rien n'arrête l'intrépidité,
En quatre jours un fort est emporté,
Voilà les siéges à la mode.

Mad. GOUTMAN.

Eh bien ; donc, promettez-moi. . . . si vous. . . .

SANS-QUARTIER.

Eh bien ?

Mad. GOUTMAN.

Si vous rencontrez cette brave femme et son fils, de les sauver, de leur remettre cette petite somme, bien petite à la vérité, mais qui l'aidera à supporter quelque tems sa pénible existence.

SANS-QUARTIER.

Comment la reconnaître ? son nom ?

Mad. GOUTMAN.

Madame Volmare.

SANS-QUARTIER, *vivement.*

Volmare, Volmare, dites-vous ?

Mad. GOUTMAN.

Oui, Volmare.

SANS-QUARTIER.

Et son mari, comment se nommait-il ?

Mad. GOUTMAN.

Volmare, puisque c'est sa femme ?

SANS-QUARTIER.

Son pays ?

Madame GOUTMAN.

Rennes.

SANS-QUARTIER.

Madame Goutman, regardez-moi là.

Mad. GOUTMAN.

Monsieur, Sans-Quartier, je vous regarde.

SANS-QUARTIER.

Comptez sur moi. (*On entend appeler*) On vous appelle, allez voir ce qu'on vous veut. . . . Je vous attends au poste fixe. . . . (*Elle sort.*)

SCENE V.

SANS-QUARTIER, *seul.*

Volmare, de Rennes ; oui, c'est lui, c'est elle ; ce sont les anciens maîtres de mon père. Ce sont ceux dont le nom est béni dans tout le pays. C'est lui, c'est elle que l'on regrette, que tous les malheureux pleurent, le brave

général Volmare ; il est mort de misère plutôt que de porter les armes contre son pays : brave homme ! si je servirai votre épouse ? si je sauverai votre fils, . . . si je. . . . Oh ! oui ! le ciel m'en fournira l'occasion. . . .

Air : *Ah ! Que je sens d'impatience.*

Oh ! que je sens d'impatience
De me mettre vîte en chemin ;
Oui, je conserve l'espérance
De leur être utile demain.
A peine dans la ville,
Je demande l'asile
Des malheureux proscrits
De mon pays.
Si je retrouve cette dame,
Et son joli petit marmot ;
Alors aussitôt,
Sans leur dire un mot,
Je leur saute au cou :
Grands Dieux ! est-il fou ?
On me fixera,
Me remarquera,
Chacun s'écrira :
Oh là ! oh là ! oh là ! oh là !

Moi, je n'écoute personne, je leur dis, messieurs, c'est la bonne maîtresse de mon père, c'est le fils de notre ancien maître. . . . je dois les sauver, les protéger. . . . Ah ! grand Dieu ! que ne suis-je à ce moment-là ? Quelle ivresse, quel bonheur. . . . j'en mourrai, oui j'en mourrai de plaisir.

Une ame,
N'est pas assez pour çà.

Et cette bonne madame Goutman ; quelle générosité ! cette petite bourse est peut-être la seule qu'elle possède. . . . (*Il va pour l'ouvrir.*) c'est son secret, il faut le respecter ; j'ai de l'argent aussi, moi, je puis être généreux comme elle. . . . (*Il prend de l'argent, et le glisse dans la bourse.*) c'est peu de chose, mais je le donne d'un bon cœur. . . . (*Madame Goutman entre*) Ah ! vous voici. . . .

SCENE VI.

Mad. GOUTMAN, SANS-QUARTIER.

MAD. GOUTMAN.

Eh bien, qu'avez-vous donc ? comme vous êtes ému. . .

SANS-QUARTIER.

C'est de plaisir. . . .

Mad. GOUTMAN.

Je n'en ai guère, moi; on m'appelait pour régler vos comptes; et que votre commandant vient de recevoir l'ordre de vous porter en avant. . . . Je frémis pour vous. . . . Ah! quel métier?

SANS-QUARTIER.

Comment, quel métier! mais, il n'y en a pas de plus agréable. . . .

Air: *Ah! voilà la vie.*

Aimer, rire et boire,
Ne trembler jamais;
Après la victoire
Chanter son succès:
Ah! voilà la vie,
La vie suivie;
Ah voilà la vie
De tout soldat français.

Aimer brune et blonde,
Se bien battre, mais
Pour le bien du monde
Desirer la paix:
Voilà la devise
Bien prise, bien prise;
Voilà la devise
De tout soldat français.

Mad. GOUTMAN.

C'est une jolie vie. . . .

SANS-QUARTIER.

Avouez que rien n'est beau comme une armée qui se met en marche.

Air: *Tout ça passe.*

Bien qu'à ce charmant coup d'œil
Ma vue est accoutumée,
Je regarde avec orgueil
Défiler toute une armée.
Ces guerriers toujours fidèles,
Les femmes et les enfans,
Les caissons et les gamelles,
Tout ça marche (bis) en même tems.

Mad. GOUTMAN.

Cela me fait trembler.

SANS-QUARTIER.

Ça n'est pas tout,

Même air.

Suivez-les au champ d'honneur :
C'est bien un autre tapage ;
Plus de rang, plus de grandeur ;
On fait assaut de courage.
Les Maréchaux de l'Empire,
Les soldats et les sergens,
Et l'Empereur qu'on admire,
Tout çà frappe (bis) en même tems.

(*On entend battre la générale.*)

J'entends la générale ; je vous quitte à regret, madame Goutman ; le devoir avant tout. Je reviendrai vous voir, je l'espère. . . à moins que. . .

(*Il fait le signe d'être tué.*)

MAD. GOUTMAN.

Ah ! monsieur Sans-Quartier, vous me faites trembler ! . . . .

(*On entend battre l'appel.*)

Voici l'appel ; adieu madame Goutman, conservez le souvenir de Sans-Quartier ; J'ai un pressentiment que cette journée sera heureuse.

MAD. GOUTMAN.

Je vous promets de faire tout ce que vous voudrez ; et si nous avons la paix, j'illuminerai partout.

Air : *du Ménage de garçon.*

Oui, pour conserver la mémoire,
De cet heureux événement,
Je prétends, pour chaque victoire,
Illuminer différemment. (bis)
Par une adroite allégorie,
Que tous vos hauts-faits soient offerts..

SANS-QUARTIER.

Vous allez, dans votre folie,
Illuminer tout l'univers.

(*On entend une seconde fois battre la générale.*)

Adieu madame Goutman.

MAD. GOUTMAN.

Adieu, monsieur Sans-Quartier. . . . que je vous embrasse. . . . vous êtes un brave homme ! . . . .

SANS-QUARTIER.

Vous avez raison, embrassons-nous, on ne sait pas ce qui peut arriver. . . . mais, tout ira bien. . . .

VAUDEVILLE.

Air : *de Vadé à la Grenoullière,*

SANS-QUARTIER.

Vainement en guerre, en amour,
Un Argus, une sentinelle,
Veulent défendre tour-à-tour
Une fille, une citadelle. (bis)
Toujours l'amant et le soldat
Sortiront, quoiqu'on puisse faire,
Et du boudoir et du combat,
Avec les honneurs de la guerre.

La toile se lève. On voit le bataillon de la demi-brigade du 46e. en bataille. Un sergent fait l'appel; chaque grenadier répond. On appelle *La Tour d'Auvergne*; le porte-drapeau répond : MORT AU CHAMP D'HONNEUR ! On bat la marche, et le régiment défile.

Mad. GOUTMAN, *au Public.*

Lors que des grenadiers français
S'élancent au champ de la gloire,
On peut assurer leurs succès,
Ils ont enchaîné la victoire.
Messieurs, s'il s'élève un débat
Entre l'auteur et le parterre,
Tâchez qu'il sorte du combat
Avec les honneurs de la guerre.

La toile baisse.